

URSULA K. LE GUIN

AUX
DOUZE
VENTS
DU MONDE



Ursula K. Le Guin

Aux douze vents du monde

ouvrage publié sous la direction de
Pierre-Paul Durastanti

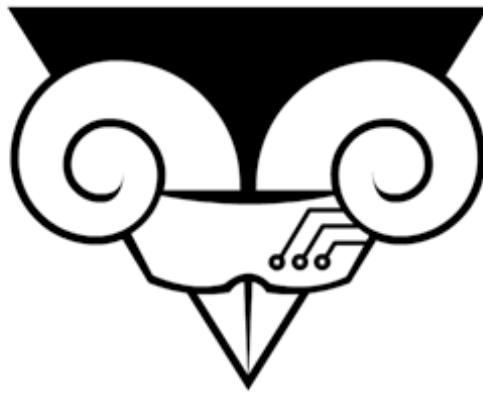
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Jean Bailhache, Pierre-Paul Durastanti, Alain Le Bussy,
Lorris Murail, Henry-Luc Planchat, Jacques Polanis,
Jean-Pierre Pugi, Claude Saunier et Nathalie Zimmermann



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre librairie numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : *The Wind's Twelve Quarters*

© 1975, by Ursula K. Le Guin

© 2018, le Bérial', pour la présente édition

Illustration de couverture © 2018, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-833-1

Parution : mai 2018

Version : 1.1 — 20/08/2018

De loin, du couchant, du levant,
De par les douze vents célestes,
Le fil de vie en me tissant
Souffla par là : et j'en atteste.

Je reste le temps d'une pause
Et ne me dissous point encor ;
Prends-moi la main, vite, et m'expose
Ce que tu portes sur le cœur.

Parle-moi, que je te réponde,
Dis-moi comment je puis t'aider,
Avant qu'aux douze vents du monde
Je ne m'envole à tout jamais.

A.E. Housman

Un gars du Shropshire

(traduit de l'anglais par Sébastien Cagnoli)

Avant-propos, par Ursula K. Le Guin

Ce recueil vaut pour ce que les peintres appellent une rétrospective ; il offre un survol quasi-chronologique de mes nouvelles au cours de la décennie qui a suivi mes débuts, tardifs mais vaillants, en littérature à l'âge de trente-deux ans. Elles apparaissent plus ou moins dans l'ordre où je les ai rédigées, avec l'espoir que l'évolution de l'artiste ajoute à l'intérêt du livre. J'ai laissé un certain flou dans l'organisation (par nécessité ; des textes écrits une année, publiés deux ou trois ans plus tard, voire révisés par la suite... sur quelle date se baser ?), sans toutefois opérer d'importants décalages.

Il ne s'agit en rien d'une intégrale de mes textes courts pour la période. J'ai négligé l'un de mes premiers contes que je n'apprécie guère, laissé de côté les récits extérieurs aux genres de l'imaginaire, omis la plupart de mes nouvelles les plus récentes car les anthologies où elles figurent sont encore disponibles. Les deux dernières du volume, toutefois, ont paru en 1973 et 1974, de sorte que ces dix-sept fictions couvrent bel et bien la grosse décennie passée.

La relation entre nouvelle et roman dans l'esprit de l'écrivain présente de l'intérêt. « Le collier de Semlé », quoique parfaitement indépendante, a servi de germe à un roman. Une fois le texte achevé, j'en avais fini avec Semlé, mais un personnage mineur, un simple spectateur, a refusé de retourner sans discuter à l'obscurité ; il me cassait les pieds. « Écris mon histoire, me serinait-il. Je suis Rocannon. Je veux explorer mon monde... » Alors je lui ai obéi. On ne peut pas vraiment discuter avec ces gens-là.

Comme autres nouvelles séminales, il y a « Le roi de Nivôse », ainsi que « Le mot de déliement » et « La règle des noms », même si toutes m'ont donné le cadre plutôt que la personnalité des œuvres futures. Ce volume se conclut par un texte non pas germinal mais automnal, arrivé après un livre — un dernier cadeau, reçu avec gratitude.

La plupart des récits narratifs de ce recueil ont un lien avec mes romans, dans le sens où ils s'intègrent plus ou moins à mon « histoire du futur », un plan assez erratique auquel mes ouvrages de science-fiction se conforment. Les nouvelles qui en diffèrent, mes premières, ressortissent au fantastique ou au merveilleux ; par la suite, j'ai conçu ce que j'appelle des psychomythes, des fables quasiment surréalistes qui ont en commun avec le fantastique de se dérouler hors du temps et de l'histoire, dans cette région de l'esprit qui — sans que j'évoque le moins du monde une quelconque immortalité — semble dépourvue de limites spatiales ou temporelles.

Les collectionneurs voudront peut-être savoir que j'utilise dans ce volume les titres de mon choix, qui diffèrent parfois pour certains textes lors de leurs publications précédentes :

« Le collier de Semlé » s'intitulait « Dowry of the Angyar » [La dot de l'Angyar] (une faute de grammaire du rédacteur en chef qui ne parlait pas l'angyo couramment) ;

« Les choses » s'intitulait « The End » [La fin] ;

« Le champ de vision » s'intitulait « Champ de vision ».

Les seuls récits que j'ai cru bon de réviser — outre modifier un mot ou une phrase, restaurer des passages coupés, voire rectifier des erreurs par rapport aux versions publiées — sont :

« Le roi de Nivôse » (voir l'introduction de la nouvelle) ;

« Plus vaste qu'un empire » (un passage coupé au début) ;

« Neuf vies » (voir l'introduction de la nouvelle).

Le Collier de Semlé

Nouvelle traduite de l'américain par Jean Bailhache.
Traduction révisée par Pierre-Paul Durastanti.

Écrit en 1963, paru en 1964 sous le titre « Dowry of the Angyar », puis en 1966 comme prologue de mon premier roman, Le monde de Rocannon, voici en fait le huitième texte que j'ai publié ; il ouvre le recueil car il me paraît le plus caractéristique de mes premiers écrits de science-fiction et de fantastique, le plus romantique de tous. Mon style s'est détourné peu à peu du romantisme, de cette nouvelle-ci jusqu'à la dernière du sommaire rédigée pour sa part en 1972. J'y vois un progrès. Aucun doute : je reste romantique et ravie de l'être, mais la candeur et la simplicité du « Collier de Semlé » ont fini par laisser place à des œuvres plus dures, plus fortes, plus complexes.

Comment discerner la légende de la réalité sur des mondes dont tant d'années nous séparent ? — planètes sans nom que leurs habitants appellent le Monde, planètes sans histoire dont les mythes se nourrissent du passé, à telle enseigne qu'un explorateur revenant après quelques années d'absence s'aperçoit que ses actions antérieures sont devenues des postures divines. La déraison assombrit cette brèche creusée dans le temps et annihilée par nos vaisseaux aussi rapides que la lumière, et dans les ténèbres l'incertitude et la démesure poussent comme des herbes folles.

Raconter, avec quelques années de recul, l'histoire d'un homme, simple ethnologue de la Ligue découvrant un monde de cette sorte, anonyme et mal connu, équivaut à travailler tel l'archéologue qui, parmi les ruines millénaires, tantôt lutte contre un enchevêtrement touffu de feuilles, de fleurs, de branchages et de vigne sauvage pour tomber soudain, brillante trouvaille, sur quelque objet géométrique, roue ou pierre angulaire polie, tantôt franchit une porte ensoleillée que rien ne distingue des autres pour voir jaillir dans l'obscurité le scintillement d'une flamme impossible, joyau étincelant, bras de femme dont on ne fait que deviner le mouvement.

Comment discerner la réalité de la légende, une vérité d'une autre vérité ? L'histoire de Rocannon fera resurgir le joyau, son bleu scintillement à peine entrevu. Commençons par ces notes officielles :

*Zone galactique 8, no 62 : FOMALHAUT II.
Espèces vivantes hautement évoluées.*

Ont été contactées : Espèces I.

1. *Gdemiar (singulier Gdem) : troglodytes nocturnes de haute intelligence, type hominidé bien tranché, taille 120 à 135 cm, peau claire, cheveux foncés. Lorsqu'on a découvert ces troglodytes, ils formaient une société urbaine oligarchique caractérisée par une stratification rigide, une télépathie collective partielle et une civilisation de l'âge du fer primitif à tendances technologiques. Technologie poussée jusqu'au stade industriel C lors de la mission de la Ligue, en 252-254. En 254, on offrit aux oligarques d'une communauté de la mer de Kirien un vaisseau spatial à propulsion automatique (pour aller en Nouvelle-Georgie du Sud et en revenir). Niveau C1.*

2. *Fiaa (singulier Fian) : haute intelligence, type hominidé caractérisé, espèce diurne, taille d'environ 130 cm. Les individus observés avaient en règle générale la peau et les cheveux clairs. Les brefs contacts établis révélèrent un mode de société communale villageoise et nomade avec une télépathie collective partielle et des indices de télékinésie à faible portée. Cette race paraît inapte à la technologie, fuyante, d'une culture aux structures minimales et fluides. Pour l'heure, non-imposable. Niveau E ?*

Espèces II.

Liuar (singulier Liu) : haute intelligence, type hominidé caractérisé, espèce diurne, taille moyenne dépassant 170 cm. Cette espèce vit en sociétés seigneuriales et villageoises avec hérédité clanique, technologie bloquée à l'âge du bronze et civilisation féodale-héroïque. Noter le clivage social horizontal en deux pseudo-races :

a) les Olgior ou « médians », à peau claire et cheveux foncés.

b) les Angyar ou « seigneurs », très grands, à peau foncée et cheveux blonds.

« C'est elle », dit Rocannon, levant les yeux de son Guide sommaire des espèces intelligentes pour regarder la femme blonde de haute taille, à la peau très brune, qui se trouvait au milieu de la longue salle de musée. Elle se tenait immobile et droite, la chevelure étincelante, regardant quelque chose dans une vitrine. Autour d'elle s'agitaient quatre nains à la mine ingrate, qui semblaient mal à l'aise.

« Je ne savais pas que Fomalhaut II possédait toutes ces espèces en plus des trogs, dit Ketho, le conservateur.

– Moi non plus. Le guide mentionne même des espèces “non confirmées” qu'on n'a jamais contactées. Il paraît opportun d'y envoyer une mission plus sérieuse que la première. En tout cas, nous savons maintenant ce qu'est cette femme.

– Qui est-elle, voilà ce que j'aimerais savoir... »

Issue d'une famille ancienne, elle descendait des premiers rois des Angyar ; si pauvre soit-elle, sa chevelure brillait d'un or pur, son héritage inaliénable. Les petits Fiia s'inclinaient sur son passage, même lorsqu'elle n'était qu'une enfant courant nu-pieds dans les champs, l'ardente et vaporeuse comète de sa crinière lançant son éclat parmi les vents contraires de Kirien.

Elle était encore très jeune lorsque Durhal la vit, lui fit sa cour et l'enleva aux tours en ruine et aux salles éventées de son enfance pour l'amener à son propre château de Hallan. Là, sur la montagne, point de confort non plus, mais le reflet tenace des splendeurs d'antan. Des pièces au sol de pierre nue, sans vitres aux fenêtres ; en année froide, il n'était pas rare de voir au réveil, sous chaque fenêtre, la neige de la nuit plâtrer le mur en couches s'étirant vers le sol. Jeune mariée, la femme de Durhal, ses pieds étroits nus sur la pierre poudrée de blanc, tressait le blond ardent de sa chevelure et regardait en riant son mari dans un miroir d'argent pendu au mur. Avec la robe nuptiale de sa mère ornée de mille cristaux minuscules, ce miroir était toute la fortune de Hallan. Certains de ses parents, bien que de rang inférieur, possédaient encore un choix de robes de brocart, des meubles de bois doré, des harnais d'argent pour leurs destriers, des armures et des épées en argent, des bijoux et des bijoux. Ces derniers objets excitaient l'envie de Semlé, qui se retournait pour glisser un regard sur une couronne ornée de pierreries ou sur une broche en or même lorsque la personne portant cet atour lui cédait le passage pour marquer la déférence due à sa naissance et au rang de son mari.

Dans la salle des festins, où le vieux seigneur de Hallan trônait au haut bout de la table, Durhal et sa jeune épouse, Semlé, se trouvaient placés si près de lui (au quatrième rang) qu'il versait souvent du vin à Semlé et parlait de chasse avec Durhal, son neveu et héritier, regardant le jeune couple avec amour mais pessimisme. Les Angyar de Hallan et autres pays du Ponant n'étaient guère portés à l'optimisme depuis que les Seigneurs des Étoiles étaient apparus avec leurs maisons qui bondissaient sur des colonnes de feu et leurs redoutables armes capables de raser des collines. Ils avaient fait obstacle à toutes leurs vieilles coutumes, à leurs guerres, et, bien qu'elle soit minime, la taxe que les Angyar devaient leur verser était ressentie comme un cruel affront par ces hommes fiers — un tribut imposé par les Seigneurs des Étoiles pour payer la guerre qu'ils menaient contre un ennemi inconnu, quelque part dans le vide de l'espace parmi les astres, au bout du temps. « Cette guerre, ce sera aussi votre guerre », disaient-ils, mais une génération les Angyar se morfondait dans leur inaction sans gloire depuis une génération, confinés dans leurs salles des festins, voyant leurs épées à double

tranchant se rouiller, leurs fils grandir sans jamais coup férir, leurs filles épouser des hommes appauvris et jusqu'à des médiants, sans pouvoir apporter à un noble époux une dot faite de glorieux butins. C'est avec un regard sans joie que le Seigneur de Hallan observait le jeune couple aux cheveux blonds et qu'il l'entendait rire et plaisanter en buvant du vin aigre dans la forteresse froide, délabrée, orgueilleuse de leur race.

Le visage de Semlé lui-même se durcissait lorsque, promenant son regard vers le bas de la table, elle voyait, même parmi le menu fretin des métis et des médiants, l'éclat de pierreries scintillantes sur les peaux blanches et les cheveux noirs. Pour sa part, elle n'avait rien apporté en dot à son mari, pas même une épingle à cheveux d'argent. Quant à la robe aux mille cristaux, elle l'avait rangée dans un coffre en vue du mariage de sa fille, si le ciel lui en donnait une.

Elle eut en effet une fille, qu'elle appela Haldre. Et dès que le duvet de son petit crâne brun eut poussé suffisamment, ce fut de l'or, cet or inaltérable hérité de nobles générations, le seul qu'elle posséderait jamais.

Semlé ne souffla mot à son mari de sa contrariété. Si tendre qu'il se montre envers elle, Durhal, dans sa fierté, n'éprouvait que mépris pour les vaines convoitises, et elle redoutait ce mépris. Mais elle se confia à Durossa, la sœur de Durhal.

« Ma famille possédait autrefois un grand trésor, dit-elle. C'était un collier tout en or, avec une pierre bleue au centre... un saphir ? »

Durossa hocha la tête en souriant, peu sûre, elle aussi, du nom de la pierre. L'« année chaude » — les Angyar du Nord appelant ainsi l'été de leur année de huit cents jours, dont le cycle des mois partait de chaque équinoxe — touchait à sa fin. Semlé trouvait ce calendrier quelque peu barbare, bon pour des médiants. Sa famille, même en voie d'extinction, était plus ancienne et d'une race plus pure que toutes celles de ces marches du nord-ouest, dont les seigneurs frayaient trop librement avec les Olgior.

Durossa et Semlé prenaient le soleil sur un banc de pierre dans l'embrasement d'une fenêtre en haut de la grande tour où Durossa avait ses appartements. Devenue veuve très jeune, sans enfants, cette dernière avait épousé en secondes noces le seigneur de Hallan, qui était le frère de son père. Comme c'était un mariage consanguin et pour chacun d'eux un second mariage, elle n'avait pas pris le titre de Dame de Hallan, que Semlé était destinée à porter un jour ; mais elle partageait le siège du vieux seigneur au haut bout de la table et participait à l'administration de ses domaines. Plus âgée que son frère Durhal, elle chérissait sa jeune épouse ; et son bébé Haldre, à la blondeur radieuse, faisait ses délices.

« Il fut acheté, poursuivit Semlé, avec la fortune que se tailla mon ancêtre Leynen lorsqu'il fit la conquête des fiefs du Sud : l'argent de tout

un royaume, Songe donc, pour un seul joyau ! Oh ! Il éclipserait tout ce qu'on peut voir à Hallan, j'en suis bien certaine, même ces cristaux semblables à des œufs de koob que porte ta cousine Issar. Ce bijou était si beau qu'on lui avait donné un nom particulier : on l'appelait l'Œil de la mer. Mon arrière-grand-mère l'a porté.

– Tu ne l'as jamais vu ? » demanda Durossa avec indolence, plongeant le regard sur les verdoyants versants montagneux dont les vents chauds et turbulents de l'interminable été balayaient les forêts, tourbillonnant le long des routes blanches jusqu'au lointain littoral.

« Il a été perdu avant ma naissance.

– Dérobé par les Seigneurs des Étoiles ?

– Non, mon père m'a dit qu'on l'a volé bien avant leur venue. Il refusait d'en parler, mais je connaissais une vieille médiante qui me contait ses histoires de bonne femme : les Fiiia, me répétait-elle, sauraient me dire où était ce bijou.

– Ah ! Les Fiiia, comme j'aimerais les rencontrer ! dit Durossa. Il existe sur eux tant de chants et de contes ; pourquoi ne viennent-ils jamais au Ponant ?

– Trop haut pour eux, je crois, et trop froid l'hiver. Ils aiment le soleil des vallées du Sud.

– Ressemblent-ils aux Argiliens ?

– Les Argiliens, je n'en ai jamais vus ; ils vivent loin de nous dans le Midi. Ne sont-ils pas blancs comme des médians et difformes ? Les Fiiia sont beaux ; ils ont l'air d'enfants, mais plus minces et plus sages. Oh ! Je me demande s'ils savent où est ce collier, qui l'a volé, en quel lieu son voleur le cache ! Songe donc, Durossa, si je pouvais entrer dans la salle des festins de Hallan et prendre place à côté de mon mari avec la fortune d'un royaume autour du cou, éclipsant ainsi les autres femmes comme il éclipse tous les hommes ! »

Durossa se pencha sur le bébé, qui, assis sur un petit tapis de fourrure entre sa mère et sa tante, examinait ses bruns orteils. « Semlé est ridicule, murmura-t-elle aux oreilles du bébé. Elle brille comme une étoile filante, pourtant, et le seul or qu'apprécie son mari, c'est l'or de sa chevelure. »

Portant son regard au-delà des verdoyants versants de l'été vers la mer lointaine, Semlé garda le silence.

Après la nouvelle année froide, le retour des Seigneurs des Étoiles venus lever les impôts en vue de leur guerre contre le bout du monde — accompagnés, cette fois, de nabots argiliens qui leur servaient d'interprètes, ce qui constituait pour tous les Angyar une humiliation qui les conduisit au bord de la révolte — et la nouvelle année chaude, Haldre devint une enfant ravissante et jacassante ; sa mère l'amena un matin à la

chambre ensoleillée de Durossa, dans la tour. Semlé portait un vieux manteau bleu dont le capuchon lui cachait les cheveux.

« Je te confie Haldre quelques jours, Durossa », dit-elle, calme et décidée. « Je vais vers le midi, à Kirien.

– Voir ton père ?

– Recueillir mon héritage. Vos cousins du fief de Harget se sont gaussés de Durhal. Même ce métis de Parna se paie le luxe de le tourmenter parce que sa femme a un couvre-lit de satin, une boucle d'oreille de diamant et trois robes — cette guenipe à face enfarinée et à cheveux noirs ! —, alors que l'épouse de Durhal en est réduite à rapiécer son unique robe !

– Durhal met-il sa fierté en sa femme ou en ce qu'elle porte ? »

Mais Semlé resta inflexible. « Les Seigneurs de Hallan deviennent des gueux dans leurs propres châteaux. Je vais quérir ma dot pour l'apporter à mon noble époux comme il sied à une femme de ma lignée.

– Semlé, Durhal le sait-il ?

– Mon retour lui apportera le bonheur. Dis-lui cela, pas davantage », répondit la jeune Semlé, retrouvant un instant son rire joyeux ; puis elle se pencha sur sa fille pour l'embrasser, tourna les talons et, avant que Durossa ait pu prononcer un mot, disparut comme un vent rapide effleurant le sol de dalles ensoleillé.

Il était interdit aux femmes mariées, chez les Angyar, de monter leurs coursiers ailés pour le plaisir, et Semlé n'était jamais sortie de Hallan depuis son mariage. Aussi, comme elle grimpaît maintenant sur la haute selle d'un de ces destriers, il lui semblait redevenir une jeune fille, la petite sauvageonne qu'elle était lorsqu'elle chevauchait des animaux à peine matés sur l'aquilon des plaines de Kirien. Le coursier qui la portait maintenant, plongeant du haut des collines de Hallan, était certes plus racé : robe rayée luisante tendue sur ses os creux et légers, yeux verts fendus pour parler au vent, ailes agiles et puissantes battant l'air de haut en bas de chaque côté de Semlé, découvrant et cachant tour à tour les nuages au-dessus d'elle et les collines qu'elle survolait.

Le troisième jour, elle arriva à Kirien et parcourut les cours délabrées du château. Son père avait bu toute la nuit, et comme autrefois le soleil matinal qui perçait les plafonds crevés l'exaspérait ; la vue de sa fille ne fit qu'accroître son irritation. « Pourquoi es-tu revenue ? » grommela-t-il, portant sur elle ses yeux bouffis, puis détournant son regard. Sa chevelure, d'un blond ardent dans sa jeunesse, avait perdu sa flamme ; il n'avait plus sur le crâne que quelques mèches grises emmêlées. « Le jeune Hallan ne t'a pas épousée et tu reviens piteusement au logis ?

– Je suis l'épouse de Durhal. Je viens chercher ma dot, mon père. »

L'ivrogne grogna de dégoût ; mais elle se rit de lui si gentiment qu'il dut de nouveau tourner son regard vers elle, non sans un tressaillement douloureux.

« Est-il vrai, mon père, que ce sont les Fiiia qui ont dérobé le collier Œil de la mer ? »

– Comment le saurais-je ? Vieille histoire. Perdu avant ma naissance, je crois. Une naissance dont je me serais bien passé. Demande aux Fiiia, si tu veux. Va les trouver, va retrouver ton mari, mais laisse-moi tranquille. Il n'y a pas de place à Kirien pour les filles, l'or et le reste. C'en est fini de toute cette histoire ; tout s'écroule, le château est vide. Les fils de Leynen sont morts et leurs trésors perdus. Va ton chemin, ma fille ! »

Gris et bouffi comme l'araignée qui tisse sa toile dans les demeures en ruine, il tourna le dos pour se diriger d'un pas chancelant vers les caves où il se protégeait de la lumière du jour.

Menant par la bride le coursier ailé de Hallan, Semlé quitta sa demeure natale, descendit la colline abrupte, traversa le village des médians qui la saluèrent avec un respect morose, poursuivit sa route à travers des champs et des pâturages où paissaient les grands hénilors à demi sauvages aux ailes rognées et parvint à une vallée verte comme une jatte peinte et regorgeant de soleil. Dans le creux de la vallée se nichait le village des Fiiia ; tandis qu'elle y descendait, menant toujours son destrier par la bride, ces petits êtres fluets jaillissaient de leurs huttes et de leurs jardins pour accourir vers elle, riant et criant de leurs voix faibles et grêles.

« Salut, épouse de Halla, dame de Kirien, reine des vents, Semlé la belle ! »

Ils lui donnaient des noms ravissants et doux à son oreille. Ils riaient de tout ce qu'ils disaient, et ce rire ne la gênait pas — parler, rire, c'était là leur nature. Elle les dominait de sa haute taille, immobile dans son manteau bleu au milieu de leur accueil tourbillonnant.

« Salut, Fiiia, amis de la lumière et du soleil, amis des hommes ! »

Ils la conduisirent au village et la firent entrer dans une de leurs maisons spacieuses ; une volée d'enfants l'escortait. On ne pouvait donner un âge à un Fian adulte ; Semlé avait même de la peine à distinguer ces petits êtres les uns des autres tandis qu'ils s'affairaient avec la rapidité des phalènes tournoyant autour d'une bougie, à identifier tel ou tel interlocuteur. Il lui sembla pourtant que l'un d'entre eux lui parla un moment tandis que les autres nourrissaient et choyaient son destrier, apportaient à la jeune femme de l'eau à boire et des jattes de fruits cueillis aux petits arbres de leurs vergers.

« Jamais de la vie ! se récria le petit homme. Ce ne sont pas les Fiia qui ont dérobé le collier des seigneurs de Kirien. Qu'ont-ils besoin d'or, noble dame ? Nous avons le soleil en année chaude, et en année froide le souvenir du soleil ; le seul or que nous aimions, c'est celui des fruits, des feuilles à l'arrière-saison, et de votre chevelure, dame de Kirien.

– C'est donc un médiant qui a volé ce bijou ? demanda-t-elle, et le chœur des petites voix fit entendre un long éclat de rire.

– Comment un médiant aurait-il eu cette audace ? Ô dame de Kirien, nul mortel ne sait comment fut volé le bijou merveilleux ! Personne, ni homme, ni médiant, ni Fian, nul parmi les Sept peuples ne saurait vous le dire. Seuls le savent les esprits des morts. Cela remonte à bien longtemps lorsque Kirlé la fière dont Semlé est l'arrière-petite-fille se promena seule au bord de la mer, du côté des grottes. Mais peut-être serait-il possible de le trouver chez les Ennemis du soleil.

– Les Argiliens ? »

Nouvel éclat de rire, plus fort mais nerveux.

« Assieds-toi parmi nous, Semlé à la chevelure rayonnante, toi qui nous reviens du septentrion. »

Elle partagea donc leur repas, et ils furent aussi charmés par ses manières affables qu'elle le fut par les leurs. Mais comme ils l'entendaient répéter qu'elle voulait aller chez les Argiliens pour entrer en possession de son héritage, s'il se trouvait là, ils cessèrent peu à peu de rire et de la côtoyer. Elle n'eut plus enfin qu'un Fian près d'elle, peut-être celui qui lui avait parlé avant le repas.

« Ne va pas chez les Argiliens, Semlé », dit-il, et elle sentit un moment le cœur lui manquer.

En abaissant lentement la main sur ses yeux, le Fian avait assombri toute l'atmosphère. Les fruits, dans leur plat, étaient d'un pâle gris cendré ; toutes les jattes d'eau limpide étaient vides.

« Là-bas dans les montagnes, les Fiia et les Gdemiar se sont séparés il y a longtemps, dit le petit être serein. Avant cela, nous ne faisons qu'un. Ils sont ce que nous ne sommes pas, nous sommes ce qu'ils ne sont pas. Pense au soleil, à l'herbe, aux arbres qui portent des fruits, Semlé ; songe que toutes les routes qui vont vers les profondeurs ne vont pas aussi vers les hauteurs.

– Celle que je suis ne monte ni ne descend, aimable amphitryon : elle me mène droit à mon héritage. Je veux aller à lui, où qu'il se trouve, et le rapporter chez moi. »

Le Fian s'inclina, avec un petit rire.

Sortie du village, elle monta sur son destrier zébré, puis, répondant aux adieux des Fiia, s'éleva dans le vent de l'après-midi et dirigea son vol

vers le sud-ouest en direction des grottes perçant les côtes rocheuses de la mer de Kirien.

Elle appréhendait de devoir s'enfoncer profondément dans ces grottes qui forment tunnel pour y trouver ceux qu'elle cherchait : les Argiliens, disait-on, ne quittaient jamais leurs trous pour le plein soleil, craignant même la Grandétoile et les lunes. Ce fut une longue course ; elle se posa une fois pour laisser son destrier chasser les rats des bois tandis qu'elle mangeait un peu du pain que contenait sa sacoche de selle. Devenu dur et sec, il conservait, malgré son goût de cuir, un peu de la saveur du four familial, si bien qu'elle eut un moment l'illusion, tandis qu'elle le mâchonnait seule dans les forêts du Midi, d'entendre une voix familière et posée, celle de Durhal, et de voir son visage tourné vers elle à la lueur des chandelles de Hallan. Elle rêva un moment, voyant toujours son visage grave aux yeux vifs, imaginant ce qu'elle dirait à Durhal lorsqu'elle reviendrait au château en portant autour du cou la rançon d'un royaume : « Il me fallait un présent digne de mon mari, Seigneur... »

Elle repartit à tire-d'aile, mais lorsqu'elle atteignit la côte, le soleil s'était couché et sur ses traces plongeait la Grandétoile. Un vent traître soufflait de l'ouest et son coursier était las de lutter contre ses assauts, ses rafales, ses sautes subites. Elle le fit descendre en vol plané sur le sable. Aussitôt il replia les ailes avant de se mettre en boule sur ses membres épais et légers en émettant un ronron monotone. Semlé serra son manteau autour du cou et caressa l'encolure de l'animal, ce qui eut pour effet de lui faire dresser les oreilles en ronronnant de plus belle. Son chaud pelage était doux au toucher, mais elle ne voyait autour d'elle qu'un ciel gris barbouillé de nuages, la mer grise, le sable sombre... Et puis elle vit accourir sur ce sable un petit être tout aussi sombre... et un autre... tout un groupe, enfin, de ces nabots qui tour à tour couraient, puis s'arrêtaient pour s'accroupir.

Elle les appela. Ils avaient semblé ne pas la voir, pourtant ils l'entourèrent en un clin d'œil. Ils se tenaient à distance de son coursier ailé, qui avait cessé de ronronner et dont le poil se hérissait légèrement sous la main de Semlé. Elle prit ses rênes, heureuse de se sentir protégée par lui mais craignant de sa part une réaction effarouchée sous l'effet de la nervosité. Les inconnus les observaient en silence, leurs gros pieds plantés dans le sable. Elle ne pouvait ignorer qui étaient ces créatures : dotés de la taille des Fiia, ils n'étaient pour le reste que l'ombre, l'envers ténébreux de ces êtres rieurs. Nus, courtauds, raides, cheveux en ficelle et peau d'un blanc grisâtre à l'aspect visqueux comme celle des vers, yeux durs comme roc.

« Vous êtes les Argiliens ? »

– Nous sommes les Gdemiari, et nos maîtres sont les Seigneurs des Royaumes de la Nuit. »

Semlé s'étonna d'entendre dire ces propos pompeux d'une voix aussi forte et caverneuse, qui résonnait dans l'air salin du crépuscule agité des vents ; mais, comme pour les Fiia, elle n'aurait su dire au juste qui d'entre eux avait parlé.

« Je vous salue, Seigneurs de la Nuit. Je suis Semlé, native de Kirien, épouse de Durhal, Seigneur de Hallan. Je viens chercher mon héritage, le collier appelé Œil de la mer, perdu il y a bien longtemps.

– Pourquoi le chercher ici, Angya ? Il n'y a ici que sable, sel et nuit.

– Parce que les choses perdues sont connues de ceux qui hantent les profondeurs, répliqua Semlé qui ne craignait nullement de jouer au plus fin, et que l'or sorti de la terre semble y retourner volontiers. Et parfois, dit-on, un objet revient à qui l'a fabriqué. »

Tirant au jugé, elle avait frappé juste.

« Il est exact que nous connaissons de nom le collier Œil de la mer. Fabriqué jadis dans nos grottes, il fut vendu par nous aux Angyar. La pierre bleue venait des argilières de nos congénères du Levant. Mais tout cela, c'est bien vieux, Angya...

– Cette vieille histoire, je voudrais bien l'entendre raconter par ceux qui la connaissent. »

Les nabots, apparemment embarrassés, restèrent cois. Le vent livide soufflait sur le sable, qui prit une teinte plus sombre quand la Grandétoile se coucha ; le bruit des vagues allait croissant et décroissant. La voix caverneuse retentit de nouveau : « Oui, fille des Angyar. Vous pouvez pénétrer dans notre Royaume des profondeurs. Suivez-nous ! »

Le ton avait changé, persuasif. Semlé n'en eut cure. Elle suivit les Argiliens sur le sable, tenant la bride courte à son destrier aux griffes acérées.

Au seuil de la grotte, entrée béante comme une gueule édentée exhalant une chaleur fétide, un des Argiliens dit : « L'animal volant n'entre pas.

– Si, dit Semlé.

– Non.

– Si, je ne veux pas le laisser. Je n'en ai pas le droit car il ne m'appartient pas. Il ne vous fera aucun mal tant que je le tiendrai par la bride.

– Non », répétèrent les voix cavernuses ; mais d'autres se firent entendre, qui disaient : « Comme vous voudrez. »

Après une hésitation, le cortège repartit. L'entrée de la grotte parut se clore brusquement derrière eux, tant il faisait sombre sur la pierre. Ils allaient en file, Semlé fermant la marche.

L'obscurité du tunnel s'éclaira, et ils arrivèrent sous un globe de feu blanc pâle suspendu à la voûte. Plus loin, un autre globe, puis encore un autre, et ils étaient séparés par de longs serpents noirs formant des guirlandes sous le roc. Plus ils avançaient, plus se rapprochaient les globes de feu, si bien que tout le tunnel brillait d'un éclat vif et froid.

Les guides de Semlé s'arrêtèrent à un embranchement de trois tunnels, tous fermés par des portes qui semblaient être de fer.

« Nous allons attendre, Angya », dirent-ils. Huit d'entre eux restèrent avec elle, tandis que trois autres ouvraient une des portes fermées à clef ; lorsqu'ils l'eurent franchie, elle se referma sur eux avec fracas.

Immobile et droite, la fille des Angyar se tenait sous la lumière blanche et crue des lampes ; son destrier se blottissait à ses côtés, agitant par saccades sa queue rayée tandis que ses grandes ailes repliées tressaillaient sans cesse, comme mues par l'impulsion toujours réprimée qui portait l'animal à s'envoler. Derrière Semlé, les huit Argiliens étaient assis sur les talons, échangeant dans leur langue des murmures cavernaux.

La porte centrale s'ouvrit en tournant sur ses gonds avec un bruit strident. « Que notre visiteuse entre dans le Royaume de la Nuit », s'écria une voix nouvelle, tonitruante et arrogante. Un Argilien qui portait des vêtements sur son gros corps gris se tenait sur le pas de la porte et lui faisait signe. « Entrez et admirez les merveilles de notre royaume, l'œuvre des Seigneurs de la Nuit. »

Tirant sur les rênes de son destrier, Semlé suivit son nouveau guide en silence. Elle dut courber la tête pour franchir la porte, conçue pour un peuple de nains. Devant elle s'étendait un nouveau tunnel à l'éclairage éblouissant, avec des parois humides étincelant dans la lumière blanche, mais au lieu d'offrir un chemin pour la marche, son sol supportait deux barres de fer poli placées côte à côte et s'étendant au loin, à perte de vue. Sur les barres reposait une sorte de chariot à roues métalliques. Obéissant aux gestes de son guide, sans aucune hésitation et sans manifester sur son visage le moindre étonnement, Semlé entra dans le chariot avec son destrier, qu'elle fit coucher à côté d'elle. L'Argilien prit place en face de Semlé, puis actionna des barres et des roues. Un grand grincement, le crissement aigu d'un métal sur un autre, et les murs du tunnel se mirent à défiler en une course saccadée. Les parois filaient de plus en plus vite, les globes de feu de la voûte se fondaient en une lueur confuse et l'air chaud de ce tunnel sentant le renfermé devint un vent fétide qui arracha à Semlé le capuchon recouvrant sa chevelure. Enfin le chariot s'arrêta.

À la suite de son guide, la jeune femme gravit des marches de basalte pour pénétrer dans une vaste antichambre, puis dans une salle encore plus vaste creusée à même le roc par des eaux millénaires ou ces fousseurs

d'Argiliens. Cette pièce où n'entrait jamais la lumière du jour aurait été plongée dans les ténèbres sans les globes qui l'éclairaient de leur éclat froid et sinistre. En des niches taillées dans les murs tournoyaient sans fin d'énormes lames qui faisaient circuler l'air. Ce vaste espace clos bourdonnait et résonnait du bruit des sonores voix argiliennes et du grincement strident et trépidant des lames et des roues qui tournoyaient, le tout amplifié par les échos multiples renvoyés par le roc. Là, les Argiliens portaient sur leurs corps trapus des vêtements imitant ceux des Seigneurs des Étoiles — pantalons à double fourchon, bottillons souples, tuniques à capuchon — mais les rares femmes présentes, des domestiques naines aux mouvements prestes, étaient nues. Parmi les mâles, beaucoup étaient des soldats portant à la hanche des armes dont la forme rappelait les terribles lance-feu des Seigneurs des Étoiles, et pourtant Semlé elle-même voyait bien que ce n'était autre chose que des massues de fer. La jeune femme percevait tout cela sans paraître le regarder. Elle se laissait conduire sans tourner la tête à droite ou à gauche. Lorsqu'elle se trouva devant un groupe d'Argiliens arborant de petits bandeaux de fer sur leurs cheveux noirs, son guide s'arrêta, s'inclina et lança d'une voix ronflante : « Les Grands Seigneurs des Gdemiar ! »

Ils étaient sept et tous la regardaient avec une telle expression d'arrogance sur leurs grosses faces grises qu'elle eut envie de rire.

« Je suis venue parmi vous en quête du trésor perdu par ma famille, ô Seigneurs du Royaume des Ténèbres ! leur dit-elle gravement. Je cherche le joyau conquis par Leynen, l'Œil de la mer. » Dans le tintamarre de l'immense salle voûtée sa voix était à peine perceptible.

« C'est ce que nous ont dit nos messagers, Dame Semlé. » Cette fois-ci, elle put identifier son interlocuteur. Encore plus petit que les autres, atteignant à peine la poitrine de la jeune femme, il avait un visage blanc farouche. « Nous n'avons pas ce que vous cherchez.

– Mais vous l'avez eu jadis, dit-on.

– On dit beaucoup de choses là-haut, là où papillote le soleil.

– Et les paroles sont emportées par les vents, là où soufflent les vents. Je ne vous demande pas comment le collier nous a quittés pour revenir à vous qui le fabriquèrent dans les temps anciens. Ce sont là de vieilles histoires ; de vieilles rancunes. Je veux le retrouver, et c'est tout. Vous ne l'avez pas maintenant, mais peut-être savez-vous où il se trouve ?

– Il n'est pas ici.

– Il est donc ailleurs.

– Il se trouve en un lieu où vous ne pourrez jamais aller, du moins sans notre aide.

– Alors aidez-moi. Je fais appel à votre hospitalité.

B.27. *Therapy Through Faërie : Therapeutic Properties of Fantasy Literature by the Inklings & by U. K. Le Guin*, par Anna Cholewa-Purgal. New York : Peter Lang, 2016.

Nouvelles (hors textes inédits issus de R.13 & hors poèmes)

L'option a été prise de ne pas signaler, sauf exception, les nombreuses poésies écrites par Ursula Le Guin et de n'indiquer que les recueils de poèmes dans le chapitre ad hoc ci-dessus. Ce choix se justifie par le fait qu'elles ne concernent que très rarement le domaine de la science-fiction ou de la fantasy.

N001. « An die Musik ». In : *Western Humanities Review*, été 1961. [Cycle : *Orsinia*].

En français : « An die Musik » (trad. d'Élizabeth Janvier)

1) In : *Lettre internationale*, périodique, n° 10, automne 1986.

Sous le même titre » (trad. d'André de Los Santos)

2) In : *Chroniques orsiniennes*, recueil, Actes Sud, 1989 [C.04.1].

N002. « April in Paris ». In : *Fantastic Stories of Imagination*, septembre 1962.

En français : « Avril à Paris » (trad. de Jean Bailhache)

1) In : *Ursula Le Guin*, recueil, Presses Pocket, 1978 [F.01.1a].

2) In : *Ursula Le Guin : Étoiles des profondeurs*, recueil, Presses Pocket, 1991 [F.01.1b].

Sous le même titre (trad. révisée par Pierre-Paul Durastanti)

3) In : *Aux douze vents du monde*, recueil, Le Béliard, 2018 [C.03.1].

N003. « The Masters ». In : *Fantastic Stories of Imagination*, février 1963.

En français : « Les Maîtres » (trad. de Lorrin Murail & Natalie Zimmermann)

1) In anthologie composée par Marc Duveau : *La cathédrale de sang/L'épopée fantastique [2]*. Paris : Presses Pocket, 1982 (Le livre d'or de la science-fiction, n° 5143).

2) In anthologie composée par Marc Duveau : *La Grande anthologie de la fantasy/La Cathédrale de sang*. Paris : Omni-bus, 2003).

3) In : *Aux douze vents du monde*, recueil, Le Béalial', 2018 [C.03.1].

N004. « Darkness Box ». In : *Fantastic Stories of Imagination*, novembre 1963.

En français : « La boîte d'ombre » (trad. de Marc Duveau)

1a) In anthologie composée par Marc Duveau : *Le manoir des roses/L'épopée fantastique [1]*. Paris : Presses Pocket, 1978 (Le livre d'or de la science-fiction, n° 5035).

1b) In anthologie composée par Marc Duveau : *Le Manoir des roses/L'Épopée fantastique [1]*. Paris : Presses Pocket, 1988 (Le Grand temple de la science-fiction, n° 5035).

2) In anthologie composée par Marc Duveau : *La Grande anthologie de la fantasy/Le Manoir des roses*. Paris : Omnibus, 2003.

Sous le même titre (trad. révisée par Pierre-Paul Durastanti)

3) In : *Aux douze vents du monde*, recueil, Le Béalial', 2018 [C.03.1].

N005. « The Word of Unbinding ». In : *Fantastic Stories of Imagination*, janvier 1964. [Cycle : *Earthsea/Terremer*].

En français : « Le Mot de déliement » (trad. de Pierre-Paul Durastanti)

1) In : *Bifrost*, périodique, n° 78, avril 2015.

2) In : *Aux douze vents du monde*, recueil, Le Béalial', 2018 [C.03.1].

N006. « The Rule of Names ». In : *Fantastic Stories of Imagination*, avril 1964. [Cycle : *Earthsea/Terremer*].

En français : « La Règle des noms (trad. de Jean Bailhache)

1) In : *Ursula Le Guin*, recueil, Presses Pocket, 1978 [F.01.1a].

2) In : *Ursula Le Guin : Étoiles des profondeurs*, recueil, Presses Pocket, 1991 [F.01.1b].

3) In anthologie composée par Joëlle Wintrebert : *Petite anthologie de la science-fiction*. Toulouse : SEDRAP, 2001 (Lecture en tête).

Sous le même titre (trad. révisée par Pierre-Paul Durastanti)

4) In : *Aux douze vents du monde*, recueil, Le Béalial', 2018 [C.03.1].

N007. « Selection ». In : *Amazing Stories*, août 1964.

N008. « The Dowry of Angyar ». In : *Amazing Stories*, septembre 1964. [Prologue de R.02]. [Autres titres : « Semley's Neck-lace », « The Dowry of the Angyar » & « The Necklace »]. [Cycle : *Hain/La Ligue de tous les mondes/Ekumen*].

En français : « Le Collier » (prologue de R.02) (trad. de Jean Bailhache)

1) In : *Le Monde de Rocannon/Planète d'exil/La Cité des illusions*, recueil, OPTA, 1972 [C.07].

2) Paris : Librairie Générale Française, 1978 (Le Livre de Poche science-fiction, n° 7029).